A

Edouard BARDINET

ses collaborateurs

et amis

EN SOUVENIR
DE SA NOMINATION
DANS L'ORDRE
DE LA LÉGION D'HONNEUR
ET DE LA FÊTE
DU 22 SEPTEMBRE 1923

Souvenir de la Fête du 22 Septembre 1923.

INTRODUCTION

LE 22 septembre 1923, à l'occasion de la nomination de M. Edouard Bardinet, dans la Légion d'Honneur, une manifestation, d'un caractère intime tout spécial, réunit à Bordeaux, autour de leur chef, tous ceux qui, de loin ou de près, concourent à la bonne marche de la maison.

De tous les points de la France, de toutes les parties du monde, ceux qui assurent l'expansion du Rhum Negrita et des liqueurs Bardinet tinrent à s'associer, par leur présence, à la fête organisée par M. Bardinet pour tout son personnel, afin de lui apporter ainsi le témoignage de leur profonde affection.

Devant un groupe imposant de plus de quatre cents personnes, composé uniquement des collaborateurs de la maison, à l'exclusion de tout élément officiel et étranger, le Capitaine de Vaisseau Lequerré, Com-

mandant du Croiseur-Cuirassé *Victor-Hugo*, Officier de la Légion d'Honneur, décoré des ordres du Danebrog et des Sts-Maurice et Lazare, chargé par M. le Président de la République de remettre les insignes de l'ordre au nouveau Chevalier, demanda à tous les Légionnaires présents, Médaillés militaires, Croix de Guerre, Officiers d'Académie et de l'Instruction Publique, appartenant à la Maison Bardinet, de former une garde d'honneur pour lui permettre de remplir avec plus de solennité son mandat.

D'une voix forte et claire, les paroles, en quelque sorte rituelles, furent dites par le Commandant Lequerré qui donna fraternellement l'accolade à M. Edouard Bardinet, en lui attachant sur la poitrine la Croix aux applaudissements de tous.

Après ce prélude, dont le caractère de réelle grandeur est à souligner, l'assistance entière entoura M. Edouard Bardinet pour le féliciter et l'amener dans la salle où était préparé un vrai menu de gourmet, accompagné des vins des meilleurs crus du Bordelais.

Des plantes vertes, des guirlandes de feuillage formaient la décoration la plus artistique, tandis que, sur les tables mêmes, les cristaux et les fleurs donnaient à l'ensemble une note de gaieté.

A la porte d'entrée, toutes les dames avaient reçu un joli bouquet et, grâce à un vrai service d'ordre basé sur le système des numéros individuels, chacun des quatre cents invités put, sans la moindre peine, trouver la place qui lui était réservée. L'agencement même de ces places avait fait l'objet des plus grands soins, pour qu'à la table même de M. Edouard Bardinet fussent représentés tous les divers services des bureaux et des ateliers, à côté des Agents étrangers et des doyens des Agents de France.

Aux six autres tables, de soixante couverts chacune, disposées perpendiculairement, les frères et les enfants de M. Bardinet avaient réparti autour d'eux tout le personnel, ruche bourdonnante qui, après les heures de travail, trouvait dans cette fête l'agréable contre-partie du labeur quotidien.

Dans une pensée de piété, le buste de M. Paul Bardinet, fondateur de la Maison, avait été placé derrière son fils et une superbe gerbe de fleurs, envoyée par les ouvrières de la succursale de Bruxelles, avait été pieusement déposée au pied de ce buste.

Au milieu de l'immense vaisseau qu'occupaient les tables, sur un superbe socle de marbre vert, les trois coureurs de bronze vert, de Boucher, synthétisaient,

par leur attitude d'énergie et de volonté, l'effort tendant au succès.

C'était le souvenir d'art que, dans une pensée délicate, le personnel, les agents et les représentants de la maison Bardinet offraient à leur Chef.

Pendant le déjeuner, un brillant orchestre, dissimulé au milieu d'un massif de plantes vertes, fit entendre des morceaux de choix, remarquablement exécutés.

Au champagne, le Capitaine de Vaisseau Lequerré tint à se lever le premier pour adresser au nouveau chevalier sa bienvenue dans l'ordre de la Légion d'Honneur, préludant ainsi aux discours qui font l'objet de cette plaquette.

TOAST
DE
M. le Commandant LEQUERRÉ

CAPITAINE DE VAISSEAU,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL DU DANEBROG
DÉCORÉ DES ORDRES DES STS MAURICE ET LAZARE
COMMANDANT LE CROISEUR-CUIRASSÉ "VICTOR-HUGO"

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai été délégué par le Grand Chancelier pour recevoir, au nom du Président de la République, dans l'Ordre de la Légion d'honneur, mon beau-frère et ami, Edouard BARDINET.

C'est sans doute parce que je suis marin et que l'empire de la mer est le domaine de la maison BARDINET (puisqu'on trouve le "Négrita" sur toutes les mers du monde) qu'il appartenait à un marin d'avoir ce grand honneur.

J'ai déjà eu l'occasion, dans ma carrière, de remettre des décorations militaires, mais c'est la première fois que je décore un civil.

Dans les deux cas, le cérémonial de la décoration comporte une accolade obligatoire; pour les militaires, l'accolade est précédée de deux coups de sabre sur les épaules.

Le sabre est l'image de la force. C'est aussi le symbole de l'autorité et, en frappant l'épaule du nouveau chevalier, on veut lui faire sentir le poids, la valeur et la nécessité de l'autorité.

Oui, l'autorité est nécessaire. Elle est aussi nécessaire aux civils qu'aux militaires, mais l'autorité doit être tempérée par la bonté et la bienveillance; c'est pourquoi l'accolade suit et tempère le geste du sabre qui a frappé.

Mon cher Edouard, tu possèdes à un degré rare la juste mesure, le juste équilibre de l'autorité, unie à la bienveillance et à la générosité. Tu me permettras de rendre hommage à cette qualité éminente que tu possèdes si complètement.

Messieurs, vous savez qu'à bord des bâtiments de guerre, quand on veut saluer un personnage de marque, il est d'usage de tirer des coups de canon. Je regrette de ne pas avoir ici mon croiseur "Victor-Hugo" et ses canons pour effectuer un salut en règle. Je vais vous demander de remplacer mes canonniers et de pousser trois vigoureux "Hurrah" en l'honneur d'Edouard BARDINET. Vous allez me donner l'illusion de commander mon équipage, mais quel équipage!

A bord, je n'avais que des matelots, tandis que je vois ici nombre de jeunes et jolies femmes que je n'avais pas le bonheur d'avoir sous mes ordres sur mon croiseur!

Mesdames, je vous demande de joindre vos voix aux nôtres et de vous placer un moment sous mon commandement.

Hip, hip, hip... Hurrah!
Hip, hip, hip... Hurrah!
Hip, hip, hip... Hurrah!

DISCOURS
DE
M. Edouard BARDINET

MES CHERS AMIS,

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement »
« Et les mots pour le dire arrivent aisément »
ainsi s'exprime Boileau dans le premier chant de son *Art poétique*.

Au sujet de cet aphorisme un peu pédant, je vais vous faire une confidence préliminaire.

Je suis très ému, et cela se voit, n'est-ce pas?

Emotion bien naturelle en pareille circonstance. Il ne peut pas en être autrement. Et tout autre, à ma place, la ressentirait plus ou moins vivement.

Mais, chez moi, l'émotion se complique d'une quasi-impossibilité nerveuse de parler en public :

Le trac...

Que de fois, dans nos réunions professionnelles, au moment de dire mon mot, — j'ai senti mon cerveau se vider, mes idées fuir comme des folles, mon cœur battre et ma gorge se serrer.

Et pourtant, — ce mot que j'avais à dire, — était très net, très précis dans mon esprit, puisqu'il s'agissait toujours de choses de mon métier.

Et je commence à le connaître un peu, mon métier, puisque j'ai (ainsi que me le rappelle, sans aucune précaution oratoire, le *Journal Officiel)*, 40 ans de pratique commerciale!

C'est une bien longue étape.

Il faut pourtant que je puisse vous exprimer nettement, aujourd'hui, toute ma pensée et vous dire, sans fâcheux bafouillage, la joie que j'éprouve à vous voir tous autour de moi.

C'est pourquoi pour :

« Ce que je sens si bien, l'énoncer clairement »

« Et trouver, pour le dire, le mot juste, aisément »

(Oh! pardon, Boileau)

je me sers de ces quelques notes jetées sur le papier au lieu de parler d'abondance.

Ces petits papiers me sont d'ailleurs d'autant plus indispensables qu'il me faut parler après le Commandant LEQUERRÉ et que tout ce que je vais vous dire paraîtra bien terne à côté de la parole éloquente, chaude, vibrante, d'allure toute militaire, que vous venez d'entendre.

La salve d'applaudissements qu'elle a déchaînée, à défaut des coups de canon dont nous a menacé le Commandant, n'est point faite pour me remettre d'aplomb.

Tout d'abord, je dois vous remercier de la surprise charmante et somptueuse que vous venez de me faire en m'offrant

en souvenir de cette mémorable journée, le magnifique bronze que voici.

Il témoigne du goût exquis et de la compétence artistique de ceux qui l'ont choisi. Il témoigne surtout de la grande générosité de tous.

Il rappelle les luttes ardentes soutenues pendant de longues années, pour en arriver à ce couronnement de carrière et à cette magnifique réunion.

Réunion très nombreuse et cependant incomplète, autour d'une même table, — dans un esprit d'union parfait, — du Chef, de son État-Major et de ses troupes, pour fêter la victoire, remportée en commun, en faisant connaître aux quatre coins du monde le RHUM NEGRITA, la MAISON BARDINET et ses produits, développant ainsi, dans une saine et sereine atmosphère de paix et de labeur quotidien, le commerce général de notre pays, faisant connaître et apprécier aux étrangers les produits de notre industrie et, comme conséquence, faisant aimer la France.

Aucun souvenir ne pouvait me faire plus de plaisir que ce bronze — en tous points remarquable — que j'ai si souvent admiré dans les Jardins du Luxembourg.

Le plaisir que j'éprouve à posséder cette œuvre magnifique autant que symbolique, chef-d'œuvre digne de l'Antiquité, est doublé du prix que j'attache à l'avoir reçue de vos mains.

Je vous remercie tous bien chaleureusement en mon nom personnel.

Et je vous remercie également au nom de M^me^ BARDINET qui, ce matin encore, m'a chargé de vous exprimer son grand chagrin de ne pouvoir, à

cause de sa santé si ébranlée, être ici avec nous. Mais, son cœur si doux, son âme généreuse et sa pensée vivante sont ici présents.

Vous savez combien ma chère femme fut pour moi, un ferme soutien dans la vie et une compagne fidèle dans toutes les épreuves qui ne m'ont pas manqué.

Victime de la grande épidémie de grippe qui fit tant de ravages à la fin de 1918 — elle supporte, sans se plaindre jamais — la cruelle épreuve de la maladie qui paralyse ses forces depuis bientôt cinq longues années.

Vous n'avez pas voulu que Mme Bardinet fût oubliée dans cette fête et vous lui avez envoyé, ce matin, un bien beau vase garni de superbes fleurs.

Quel joli geste vous avez eu là.

Si vous saviez combien cette attention lui a fait plaisir. Elle me touche et m'émeut dans mes fibres les plus profondes.

C'est si français, cette habitude qui porte le peuple tout entier à ne pas oublier les chers absents et à rappeler leur souvenir en toutes circonstances.

De même que cette coutume qui nous amène, à des dates précises, et plus spécialement à l'époque de la funèbre chute des feuilles — près des tombes de ceux qui furent nos précieux guides pendant notre jeunesse, après avoir entouré notre enfance de tant de soins attentifs, de celle qui fut notre première compagne de route et dont la vie fut si courte et cependant si bien remplie — de ceux enfin, venus de nos entrailles, sur les berceaux ou les lits desquels nous nous sommes penchés avec anxiété, lorsque nous les disputions vainement à la mort.

Laissez-moi, en communion avec vous, donner un souvenir très ému à tous ces chers disparus que beaucoup parmi vous

ont connus et aimés et qui ne doivent pas être oubliés aujourd'hui.

A mon Père notamment, dont le buste préside à cette fête, à mon Père, fondateur de notre Maison, dont malheureusement il n'a pas vu l'essor magnifique. Dans ses plus beaux rêves d'avenir, il n'avait jamais osé prévoir un tel développement. A mon Père, qui serait si fier de la distinction dont vient d'être honoré son fils aîné.

CHEVALIER! ce mot évoque, n'est-ce pas, l'idée médiévale de belle jeunesse, aux formes harmonieuses, d'audacieuses galanteries, de longs cheveux bouclés, d'ardentes chevauchées, de combats chevaleresques, que sais-je encore ?

Mon plus jeune fils, Loïc, dit que son père vient d'être nommé Cavalier !

Il se préoccupe de savoir — parmi mes chevaux de labour — quel est celui qui aura l'honneur et surtout la force de me porter. — Le plus gros, bien entendu, — et aussi des moyens que j'emploierai pour monter sur ma bête et en redescendre.

Hélas ! Hélas ! que la réalité est loin du rêve.

Quarante ans de pratique commerciale (excusez-moi si je me répète) ont gravement marqué de leurs griffes le vieux Chevalier que voici devant vous, tout blanc, bien près de sa retraite, et bien loin des chevauchées entrevues par son petit bonhomme.

Et pourtant, bien avant sa naissance, alors que j'aurais pu, avec quelque élégance encore, être un CHEVALIER-CAVALIER, je fus proposé pour la Croix.

Permettez-moi, pour ceux qui l'ignorent, de rappeler en quelles circonstances et pourquoi je ne fus pas décoré à cette époque.

Et laissez-moi tout de suite ajouter que je me félicite que les choses se soient passées ainsi autrefois, puisqu'elles vous ont permis, à vous qui êtes ici, de dire, le moment venu, votre mot décisif et d'intervenir efficacement.

Vox populi ! Vox Dei !

Donc, en 1911, après avoir pris une part très active aux travaux de l'exposition de l'Industrie et du Travail de Turin et en avoir écrit le rapport sur la demande du Président, je fus proposé pour la Croix.

Mais mon dossier ne fut pas transmis à la Grande Chancellerie. Il fut retenu en route et resta dans les cartons des ministères.

Les motifs ?

On dit qu'ils furent d'ordre — comment pourrai-je dire? Disons d'ordre confessionnel.

En effet, voilez-vous la face, mes filles étaient, je le confesse, élevées chez les Religieuses et mes garçons, chez les Pères.

Ah! On ne plaisantait pas à cette époque là-dessus.

C'était là, j'en conviens, un grave cas d'excommunication majeure.

Je fus donc excommunié.

Les temps ont passé, quinze ans se sont écoulés, les mœurs ont évolué, les idées ont changé.

Et surtout, la guerre est venue.

Nous avons vu toute notre belle jeunesse, ouvriers, labou-

M. Paul Bardinet (1837-1901)

M. et Mme Édouard
Bardinet
et leurs enfants.

M. Édouard Bardinet et ses associés.

reurs, patrons, employés ou avocats — prêtres aussi — tous sans exception, catholiques ou indifférents, animés du plus magnifique esprit de sacrifice et d'oubli de soi-même, déployer un courage héroïque.

Les prêtres et leurs amis ont, si j'ose dire, gagné du galon dans l'esprit public des masses.

La mort qui frappait partout a fait réfléchir beaucoup d'entre nous sur nos destinées.

Et alors que l'on avait confié le sort de la France et le commandement suprême des Armées alliées au grand général, au grand catholique, au Maréchal Foch — qui nous a gagné la victoire — on ne pouvait plus frapper d'ostracisme ceux qui s'inquiètent du grand problème, du fabuleux rébus de la vie, ceux qui ne peuvent pas admettre que l'univers en général, et l'humanité en particulier, soient les résultantes de la rencontre de deux nébuleuses, car il faudrait alors rechercher l'origine et la cause de ces nébuleuses.

Rechercher la cause de la cause !

On ne pouvait dès lors plus exclure ceux dont la raison sombrerait s'ils n'acceptaient de s'en tenir aux révélations divines qui, seules, donnent la solution de tout, ainsi que l'apaisement et l'espérance.

Ceux-là ne sont plus jugés indignes de faire partie de la Légion. On leur en ouvre la porte maintenant.

Voilà pourquoi c'est un Chevalier... très mûr qui vous parle aujourd'hui...

Oh ! ne vous méprenez pas sur la portée de mes paroles, ainsi que sur ma pensée.

Je suis bien loin de critiquer ceux qui, de bonne foi, ne partagent pas mes convictions philosophiques.

Je les plains seulement, et je serais tenté de les admirer, au contraire.

Car, pour accomplir leur devoir, ils doivent être beaucoup plus forts, beaucoup mieux armés et surtout beaucoup plus vertueux que nous, les croyants, qui sommes soutenus et récompensés par notre foi dans un jugement dernier. La crainte du gendarme est le commencement de la sagesse.

Je suis heureux de profiter de cette circonstance unique pour livrer ces pensées à vos réflexions et vous laisser, en quelque sorte, ce testament moral auquel vous penserez quelquefois, quand vos souvenirs vous reporteront à la fête d'aujourd'hui ou que vous serez dans la peine.

CHEVALIER!

Pendant la guerre, on a créé beaucoup de chevaliers.

Des jeunes, ceux-là, des beaux, des braves, des héros bien dignes de leurs ancêtres.

Tous ceux qui ont mérité de l'être ne le sont pas et c'est là une grande injustice.

Beaucoup de ces chevaliers sont morts. Nombreux sont ceux qui restent parmi nous, mutilés, gazés, défigurés.

Recueillons-nous et saluons.

Saluons aussi ceux qui sont sortis de l'horrible tourmente et qui, ayant déposé les armes, ont repris, exemple magnifique, la truelle ou le marteau, la plume ou le compas, le microscope ou la soutane. Ce m'est un bien grand honneur de m'asseoir à côté de ceux-là.

Je suis d'autant plus fier de porter cette belle décoration de la Légion que c'est à vous, mes chers amis, que je la dois en grande partie.

Je sais que vous vous êtes groupés et que, sous la conduite d'un chef incomparable, vous avez, avec un ensemble touchant, où il n'y avait pas une seule note discordante, demandé la croix pour votre vieux patron.

Vous l'avez demandée d'une voix puissante et impérative, et votre demande a été écoutée.

Elle a pesé dans la balance des décisions ministérielles autant que les quelques mérites d'ordre privé, commercial ou social qu'on a bien voulu me reconnaître.

C'est donc grâce à vous que nous fêtons, ce jour, cet heureux événement.

Je vous remercie tous sans exception.

Merci à ceux qui travaillent coude à coude avec moi et partagent mes soucis de la Direction et des graves décisions à prendre.

Merci à tous mes chefs de service des bureaux et de l'usine, à tous les employés, contremaîtres et contremaîtresses, dont l'expérience et le dévouement me sont si précieux.

Merci à mes agents, aux missionnaires, à ceux qui, sans se lasser jamais, répandent au loin la bonne parole et nous envoient chaque jour le pain quotidien qui assure la vie de l'usine.

Et, au delà de cet état-major restreint, mes remerciements s'adressent à la phalange beaucoup plus nombreuse des ouvriers et ouvrières vers laquelle va instinctivement toute ma tendresse.

Je n'ignore pas que c'est dans ce groupe nombreux qu'est née l'idée, vague d'abord, de l'inter-

vention auprès des pouvoirs publics, idée qui, plus tard, s'est précisée et a pris corps.

C'est une brave femme (que je ne veux pas nommer, mais dont le nom est cependant sur toutes les lèvres), que tout le monde aime et estime ici, qui, au milieu de ses soucis quotidiens et tout en accomplissant son humble labeur journalier, a eu cette généreuse pensée.

Et pour qui a-t-elle eu cette généreuse pensée?

Pour le Patron! le Singe! Pour celui que, dans beaucoup d'autres maisons, on déteste instinctivement, uniquement parce qu'il est le patron.

Tandis qu'ici, je sens que tous les cœurs, et de ceux qui commandent, et de ceux qui obéissent, battent à l'unisson.

Que nous sommes loin, dans notre maison, des querelles sociales, et combien je suis heureux de pouvoir faire la preuve, par notre exemple, qu'avec beaucoup de justice et d'humanité d'UN COTÉ et de simple bon sens et de loyale bonne volonté de l'AUTRE, cette grave question, qui coupe le monde en deux, pourrait être, sinon résolue, du moins perdre de son irritante acuité et s'acheminer vers des solutions de plus de justice sociale, de fraternité et d'apaisement.

Je sens combien il est relativement facile de calmer les esprits.

Le peuple est doux et bon.

Il est sensible aux procédés aimables et bienveillants.

C'est à ceux qui ont eu le privilège de s'élever au rang des chefs et qui ont le redoutable honneur de diriger qu'il appartient de se pencher avec bienveillance et générosité, MAIS SURTOUT AVEC JUSTICE, je le répète, vers ceux qui sont

Bronze de A. Boucher
offert par le Personnel,
les Agents et les Représentants
de la
Maison "Les Fils de P. Bardinet"
à M. Édouard Bardinet
à l'occasion de sa nomination
dans
l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Plaquette or de Roty
offerte à M. Édouard Bardinet par ses associés
(fils, frères et gendres).

Un groupe d'Agents.

sous leurs ordres, et d'être attentifs à leurs besoins matériels et moraux.

Il faut absolument créer des relations pacifiques et confiantes entre patrons et ouvriers.

Il me reste encore fort à faire dans cette voie. Je m'efforcerai d'améliorer ce qui existe et de faire du nouveau.

Mais ne perdez pas de vue que toute création nouvelle est hérissée d'obstacles et d'épines qui font un barrage, paraissant quelquefois infranchissable, à la meilleure des bonnes volontés.

Pour ne parler que de notre pouponnière, je ne vous cache pas que nous avons été bien découragés, à certains moments, par les entraves qui ont été mises, au début, à son bon fonctionnement, et par les critiques aussi dont elle a été l'objet.

Critiques et entraves superficielles, c'est évident, mais qui n'en ont pas moins failli compromettre, dès sa naissance, cette œuvre appelée, j'en suis sûr, à rendre de grands services, tout comme le dispensaire qui a reçu malheureusement le baptême du sang tout dernièrement, lors du terrible accident survenu à deux ouvriers charpentiers.

Quelques gouttes acides de citron relèvent la fadeur d'une sauce. Quelques vérités — et on se doit toujours la vérité entre amis — mettent en valeur une causerie comme celle-ci.

C'est pourquoi après vous avoir parlé tout à l'heure de la pouponnière et des critiques dont elle a été l'objet je vais encore vous dire ceci :

Si la justice (côté des patrons) ne consiste pas seulement

à payer aux ouvriers le juste salaire convenu, si la justice exige autre chose que je me suis efforcé d'organiser chez nous, il ne faut pas perdre de vue qu'il doit y avoir réciprocité et que la justice met à la charge des ouvriers envers leurs patrons certaines obligations élémentaires qui sont malheureusement oubliées trop souvent. J'ai le grand regret d'être obligé de le constater.

Il ne faut pas demander à un chef d'industrie dont les affaires sont peu productives, ou à plus forte raison déficitaires, de s'occuper d'œuvres sociales. Ce négociant malheureux a assez à faire pour conserver son équilibre personnel.

Seules, les maisons prospères peuvent avoir à leur tête des patrons sociaux qui feront participer leur personnel aux résultats de leur entreprise et, cela sous les formes les plus diverses :

Participation directe;

Gratifications;

Caisse de retraite et charges de famille;

Sursalaire familial;

Soins médicaux, pouponnière;

Meilleur aménagement sanitaire des locaux de travail et mieux-être général qui en résulte, ainsi qu'une infinité d'autres œuvres adaptées à chaque industrie.

Le champ est vaste, immense.

Les ouvriers ont donc tout intérêt à ce que les maisons dont ils sont les collaborateurs soient prospères.

Mais pour qu'une maison soit prospère, il faut que chacun, du premier au dernier, accomplisse intégralement et sans tricher son devoir, dans son rang, à son poste.

Que le commandement, bienveillant et ferme en même temps, soit respecté.

Que les ordres, *tous les ordres,* soient promptement exécutés, à la lettre, sans tricherie ni retard et que chacun s'efforce, dans sa sphère, à faire rendre à son travail, à sa collaboration, le maximum de ce que l'on en doit logiquement attendre.

Nous ne pourrons évidemment maintenir ce que nous avons fait, l'améliorer, créer du nouveau, que si tout le monde, du haut en bas, se pénètre bien de cette vérité.

Ne l'oubliez pas. Ne perdez jamais cela de vue.

Pour ma part, vous le savez, puisque je vis sous vos yeux et que vous le voyez, je n'épargne ni mon temps ni ma peine.

Je ne crois pas qu'il existe, au monde, un homme ayant plus travaillé que moi dans sa vie. Toujours sans repos et sans répit jamais, au détriment maintenant de mon sommeil qui me fuit et de mes nerfs qui s'exaspèrent.

En travaillant ainsi tous les jours de la semaine et même le dimanche, je ne fais cependant que mon devoir.

La loi ne vous impose que huit heures de travail journalier.

Loi bien douce pour vous, qui amènerait des catastrophes si les patrons voulaient en profiter!

Loi bien douce aussi au regard du travail intensif que l'on exige de nos enfants qui aspirent à leur admission dans les grandes écoles ou se préparent à des carrières libérales.

Donnez donc joyeusement et loyalement huit heures de travail. Ne les gaspillez pas par des retards à l'embauche, des conversations inutiles ou sous de futiles prétextes.

Vous serez, après votre journée faite, contents de vous et vous aurez ainsi collaboré, à votre rang et dans

la mesure de vos moyens, à la prospérité de notre maison qui n'est pas ingrate envers son personnel, vous le savez bien et vous en fera profiter.

Je suis un heureux chef parce que je suis entouré d'un état-major incomparable et de troupes disciplinées et expérimentées sans lesquelles je ne pourrais rien.

Mes frères, tout d'abord, et mes gendres, qui partagent mes soucis, me débarrassent le plus possible du travail matériel et épuisant — m'encouragent lorsque je faiblis — m'aident de leurs excellents conseils et me soutiennent surtout de leur amitié prête à tous les dévouements dont ils m'ont donné, hier encore, une preuve éclatante en me remettant, au cours d'une réunion intime, une bien jolie plaquette avec leurs signatures, en souvenir.

Mon fils PATRICK, bon chien qui chasse de race et fait ma surprise et ma joie lorsque je le vois à la façon de son père rajeunir notre maison de Barcelone.

Et puis, mes chefs de service, qui vivent avec moi dans une étroite et amicale collaboration.

M. UTEAU, auquel j'ai vu avec tant de plaisir accorder la rosette d'Officier de l'Instruction Publique, qui a organisé dans nos bureaux tout un important service comprenant la moitié de la France, qui fonctionne comme une horloge bien réglée.

C'est vous, mon cher Uteau, je le sais, qui avez présenté et soutenu surtout la pétition de vos camarades. Je ne l'oublie pas.

M. Maurice ALLIX, conseiller distingué et très écouté du Commerce extérieur de la France, "le Globe Trotter" de la Maison qui, comme le petit mousse, a fait trois fois le

tour du monde et concentre dans son bureau, avec l'ordre et la méthode parfaite d'un as de l'Ecole Supérieure de Commerce, toutes nos affaires d'exportation.

M. TREILLARD, mon cher compatriote limousin, votre doyen à tous, qui a vu notre Maison, venue de Limoges, il y a bientôt trente ans, où elle s'étiolait, prospérer et grandir à Bordeaux avec la même joie que si elle était sienne.

M. CHARREAU, gardien jaloux du nerf de la guerre, qui monte une garde sévère derrière ses grillages et ne s'humanise que le vendredi quand il distribue la manne terrestre.

M. ENOUT, qui, avec M. Fernand BARENNES, nous a constitué une comptabilité merveilleuse me permettant de voir palpiter le cœur de la Maison et de connaître, heure par heure, sa vraie situation.

M. CURÉ qui tient avec un soin méticuleux cet enregistrement si difficile des ordres au milieu duquel tant d'autres, moins ordonnés que lui, se perdraient et arriveraient au désordre et à l'embouteillage.

Nos aimables, dévouées et gracieuses secrétaires, ne rougissez pas, Mesdemoiselles, je dis ce que je pense et vous ne seriez pas femmes si vous n'étiez pas sensibles à un compliment si mérité.

Dans le cadre sévère de nos bureaux, vous apportez la jolie note gaie de vos robes claires et de votre jeunesse souriante.

Rien que par votre présence, vous rendez les chiffres... sympathiques et les machines à écrire... harmonieuses.

Mademoiselle Lina PEROCHON, je veux profiter de cette réunion pour vous dire combien j'apprécie votre complaisance inlassable, votre véritable compétence et surtout l'aimable sourire avec lequel vous accomplissez votre difficile tâche quotidienne et me facilitez

ainsi la mienne. C'est grâce à vous, à votre exemple et à vos conseils que nos jeunes secrétaires — vos filles, puisqu'elles vous appellent maman — contrairement à ce qui se passe souvent ailleurs, ont une tenue exemplaire.

Vous avez conduit ce matin à sa dernière demeure une de vos compagnes; douce enfant de dix-huit ans à peine, tôt ravie à l'affection des siens et à la vôtre. Un voile de tristesse est ainsi jeté sur vos jeunes fronts. Mais faut-il se lamenter devant une tombe prématurément ouverte? Reine LANUSCOU n'a cueilli que les fleurs de la vie.

Si, quittant le bureau, je descends à l'usine, je vois, au premier rang de nos collaborateurs, Théophile PAGUENAUD et Léon PRANEUF qui président aux fabrications et dont les fonctions, de première importance, sont accomplies avec une attention méticuleuse. Songez donc qu'une erreur de leur part pourrait entraîner un désastre irréparable.

Et puis, nos excellentes contremaîtresses, Mme BORDERIE, Mme DOUGNAC, Mme SOUBRÉ, Mme BRUN, Mlle DEFOLIE, qui dirigent sans bruit, avec un tact parfait, un très nombreux personnel féminin.

Tout en sachant se faire aimer, elles ont obtenu — par la douceur qui n'exclut pas la fermeté du commandement — d'excellents résultats et comme rendement et comme discipline, et même comme exactitude.

Elles ont aussi obtenu, chose incroyable, un silence... relatif dans les ateliers.

Un mot encore, le dernier, car je vois que mes feuillets s'accumulent et je lasse votre patience.

Mais je ne veux cependant pas oublier :

Notre cher docteur CLAVÉ et Mlle TESTAUD, notre si dévouée infirmière, qui dirigent ensemble avec autant de compétence que de dévouement notre service de la pouponnière et du dispensaire.

Ni M. Albert DUPUY, ancien Président de la 17e Commission de Ravitaillement pendant la guerre, gérant d'annexe de notre nouvelle usine du quai des Chartrons.

Ni mon vieux mécano Albert GRANGE, qui en dix-huit ans n'a pas encore rompu les os de son patron ni ne l'a mis dans un fossé.

Et pour finir, je m'adresse à vous, nos Agents Généraux et Régionaux de la France et de l'Étranger, à vous qui êtes la clé de voûte de notre Maison.

Je tiens à rendre hommage à votre activité et à votre science des affaires, à votre habileté consommée et proverbiale à enlever les forteresses les mieux défendues et à y installer le RHUM NEGRITA à la place de l'adversaire que vous en avez chassé.

Je ne citerai aucun nom, car il faudrait tous vous nommer et, Messieurs, vous êtes, en France seulement, bien près de deux cents.

Vous, les lointains chemineaux, vous êtes toujours loin de moi ; — des centaines de lieues nous séparent matériellement ; — mais, en vérité, votre esprit m'entoure étroitement et vous me serrez de près plus que quiconque.

Ma première pensée matinale ne va-t-elle pas directement à vous? Dès mon arrivée au bureau, j'ouvre vos lettres, j'enregistre

vos commandes, je note l'exposé de vos difficultés et j'applaudis à vos succès.

Et, le soir, ma dernière pensée est encore pour vous lorsque je signe le courrier que vous recevrez le lendemain qui contiendra la substance condensée des réflexions et décisions qui m'ont été inspirées par la lecture matinale de vos lettres.

Chers amis, vous êtes venus de loin pour être avec moi aujourd'hui.

Vous vous êtes imposé de grandes fatigues et des frais importants.

Plus que des mots, ce geste démontre votre attachement à celui qui suit vos efforts d'un œil attentif, dirige vos mouvements et fait tout ce qu'il peut pour vous aider à remplir votre tâche quelquefois bien difficile.

Je suis vivement touché de vous voir groupés si nombreux autour de moi. Venus des points extrêmes de l'horizon, des Flandres et de la Côte d'Azur, de Bretagne et du Lyonnais, de Normandie, du Béarn et du Plateau Central, de Paris, d'Espagne, de Belgique et d'Italie, d'Amérique et d'Angleterre et même de la terre d'Afrique.

Nombreux sont cependant ceux de vos camarades trop éloignés de nous qui n'ont pas pu venir.

Nous regrettons tous leur absence et je leur envoie par votre intermédiaire mon amical souvenir.

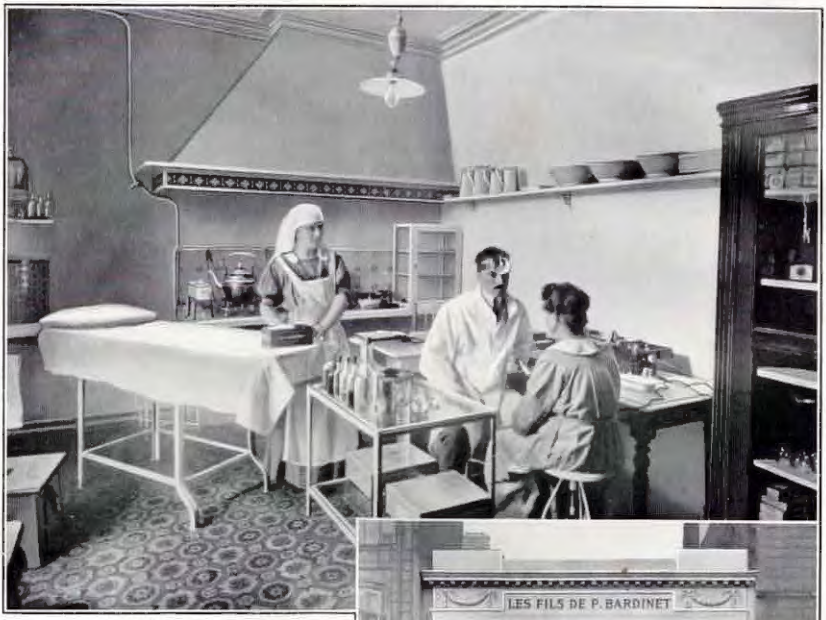
Je vous charge de leur dire qu'ils n'ont pas été oubliés et que nous avons bu à leur santé et à celle de leur famille, à la prospérité de leurs affaires.

Mes chers amis, les meilleurs discours sont les moins longs.

Façade principale.

Sortie du personnel.

Escalier de l'usine Bardinet à Caudéran — Bordeaux.



Dispensaire.

Façade, quai des Chartrons, 156.

Pouponnière.

Le mien doit être bien mauvais, car voici que je vous accable d'éloquence soporifique depuis bientôt une demi-heure.

Et je vois que toute la jeunesse est pressée de se dégourdir les jambes et d'écouter les deux comédies qui vont être jouées devant vous.

Ce bon Boileau dont deux vers ont servi d'introduction à mon discours va encore me fournir le moyen de finir. Il me rappelle en effet que :

« Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant
« L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
« Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. »

Je vais donc conclure par où j'aurais dû commencer et promptement finir.

Je lève mon verre et je bois à la santé de tous ceux qui sont ici présents et de leur famille, à la prospérité de leurs affaires, à la santé de ceux qu'ils aiment.

Je vous confonds tous, sans aucune distinction ni exception, dans ce même salut, dans cette même accolade.

Je bois à ceux de vos camarades, employés, ouvriers, ouvrières, voyageurs, représentants de France et de l'Étranger qui n'ont pas pu venir, ayant été retenus par l'éloignement, par leurs affaires ou par la maladie.

Je bois à vos camarades de notre Maison de Barcelone qui sont si dignement représentés ici par nos deux chers collaborateurs, M. Antonio Bosch et M. Augustin Valls, ainsi que par mon cher et vieil ami, Salvador Canovas.

Je bois spécialement à tous ceux qui ont fait un

long voyage pour venir se joindre à nous et me donner ainsi une preuve palpable de leur attachement.

Mais qu'il me soit permis de porter un toast spécial et très reconnaissant à mes amis de Belgique, d'Espagne, d'Italie, d'Amérique, d'Angleterre et d'Afrique, à M. LOPEZ, à M. et Mme BREUVAL, à M. ELISSALT, à M. Carlo SALENGO, à M. de PENANROS, à M. CRAMPON, à M. REY qui ont passé les frontières, les mers et les montagnes pour m'apporter le témoignage de leur amitié.

Je bois à leurs pays qu'ils représentent si dignement ici.

A la chevaleresque Espagne,

A l'Italie, berceau des civilisations et de l'art,

A la Belgique héroïque, victime innocente des barbares, — à la Belgique qui, par son sacrifice, a scellé, dès 1914, le premier anneau de la victoire,

A l'Angleterre, dont les masses profondes sont nos amis indéfectibles, malgré les apparences contraires causées par l'attitude scandaleuse de la haute finance internationale et surtout par l'énervement consécutif au mal profond dont elle souffre, — le chômage,

A Cuba, la perle des Antilles.

Je bois à nos amis de Paris qui veillent avec un soin jaloux au développement du RHUM NEGRITA et des LIQUEURS BARDINET à Paris ; — Paris, centre nerveux du monde, d'où elles rayonneront partout. Je charge M. GRANDJEAN, son gendre, de bien vouloir exprimer à M. DEBRISE tous mes regrets que sa place soit restée vide.

Je bois à mon vieil ami Georges ALLUAUME, — et au doyen de nos collaborateurs, M. Joseph RAMELL auquel je suis uni par tant de souvenirs personnels et par quarante ans d'amitié et de travail.

A Mlles TRILHA qui ont pris la succession de leur regretté

père, de sorte que notre agence de Perpignan se trouve dans la même famille depuis cinquante-cinq ans.

A M. Toulza, de Cette, notre agent depuis quarante-sept ans, avec qui j'ai fait mes premiers pas dans la carrière il y a quarante ans exactement aujourd'hui.

Je bois enfin à tous nos bons et fidèles clients auxquels vous parlerez de cette fête en leur disant qu'ils n'ont pas été oubliés.

Et pour terminer, me tournant vers mon cher beau-frère, le Commandant Robert Lequerré, il m'est bien agréable de rappeler la magnifique carrière maritime de cet officier supérieur et de formuler l'espérance que bientôt elle recevra son couronnement par la remise des étoiles d'Amiral.

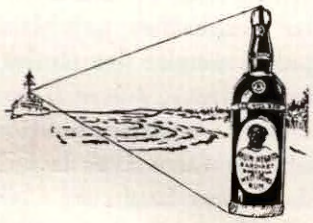
A peine débarqué du cuirassé *Victor-Hugo* qu'il a si brillamment commandé pendant la croisière politique et économique que ce bâtiment vient de faire avec le cuirassé *Jules-Ferry* autour du monde, M. Robert Lequerré a bien voulu accepter de venir à Bordeaux et de me servir de parrain dans l'Ordre de la Légion et m'en remettre les insignes, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui lui ont spécialement été donnés à cet effet.

Je l'en remercie bien vivement.

Vous avez tous apprécié les paroles viriles qu'il nous a fait entendre.

Le Commandant Lequerré est certainement un des futurs grands chefs de la marine française et quel que soit le poste, aussi haut soit-il, auquel il sera appelé, je puis vous assurer qu'il sera magnifiquement rempli.

Je lève mon verre et je vous invite, mes chers amis, à lever le vôtre en son honneur, et puisque nous n'avons pas de canon ici, à vous lever et à écouter l'hymne national de France que je vais faire jouer en son honneur.



Usine de Barcelone

Intérieur de l'usine Bardinet à Caudéran — Bordeaux.

RÉPONSE

DE

M. Frédéric UTEAU

MONSIEUR EDOUARD BARDINET,

Le personnel de la Maison Les Fils de P. BARDINET, voyageurs et agents y compris, réuni aujourd'hui autour de vous, m'a chargé de prendre la parole en son nom pour vous remercier de la réception si cordiale que vous venez de nous réserver et pour vous dire toute la joie qu'il a éprouvée de votre nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

Ceux d'entre nous qui vous connaissent bien ne sont pas étonnés de se trouver ici, car ils savent que vous aimez, au même titre, tous vos collaborateurs, quels que soient leur grade ou leur fonction et que votre plus grand plaisir est d'être au milieu d'eux.

Ils n'ont pas été surpris de la distinction dont vous avez été l'objet car ils savent quels sont vos titres.

Vous avez, dans votre allocution, émis l'opinion que cette haute distinction vous avait été accordée grâce aux démarches de votre personnel plutôt qu'à vos grands mérites.

Je suis obligé de me séparer de vous sur ce point et, votre modestie dut-elle en souffrir, il faut que je proclame ici, et les raisons de notre intervention, et vos titres.

Vous êtes entré dans la vie commerciale en 1884 sous la direction de votre père, M. Paul BARDINET, non pas en dirigeant tranquillement les affaires de votre bureau, mais en voyageant vous-même pour solliciter la clientèle, installer des représentants, créer des agences en France et à l'étranger, fonder des succursales, partout où les besoins du commerce d'alors l'exigeaient.

Vous avez ainsi visité successivement toute la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, les Échelles du Levant et l'Égypte où vous installez une maison en 1886.

Vous laissez partout des traces de votre passage, dont vos agents ou voyageurs profiteront. Vous posez ainsi les premières assises d'une organisation qui devait, dans l'avenir, donner des résultats de premier ordre.

Quelques années plus tard, vous faites un long voyage d'études aux Antilles et en Amérique Centrale.

En 1892, devenu l'associé de votre père et bientôt son successeur, vous dirigez votre action vers les affaires d'exportation.

Vos efforts paraissent à ce moment se concentrer surtout vers l'Espagne et l'Allemagne, où vous créez un important courant d'affaires.

Des tarifs douaniers prohibitifs étant venus menacer les débouchés ainsi ouverts, vous installez à Barcelone une usine succursale. Vous faites appel à des concours éclairés pour vous seconder dans cette entreprise. Cette maison nouvelle prend bientôt un important développement. Dirigée aujourd'hui par votre fils, M. Patrick BARDINET, elle est devenue

la première distillerie de la péninsule et vous pouvez dire avec fierté que le rhum "La Négrita" est la marque favorite de nos amis espagnols.

Dans le même temps et pour les mêmes raisons, vous installez une succursale en Allemagne, société à responsabilité limitée, dont vous conservez le contrôle.

Cette filiale est aujourd'hui la plus grosse affaire de liqueurs d'Allemagne.

Vous avez, par ces deux fondations, répandu, en Espagne et en Allemagne, la renommée de nos produits et conservé intacte la place que devait y occuper l'industrie bien française des liqueurs.

Par des voyages successifs en Russie et par un travail persévérant, vous créez dans ce pays immense et aux profondeurs presque insondables, un mouvement d'affaires qui, habilement dirigé, prend bientôt une ampleur considérable. Quel merveilleux marché où, dans toutes les villes de la vaste Russie, de Varsovie à Moscou, de Pétrograd à Vladivostock, on pouvait dire que la Maison BARDINET occupait, sans conteste, la première place.

Hélas, la Révolution y a tout bouleversé.

Les événements qui se sont déroulés dans ce pays vous en ont fermé les portes et causé, par la saisie de toutes vos créances et la confiscation de tous les fonds que vous y aviez en banque, des pertes colossales qui auraient entraîné la chute d'une Maison moins puissante que la vôtre.

En Amérique du Sud, et en quelques années, vous faites surgir de cet Eldorado qui attire tant d'efforts ou de volontés, souvent naïves, mais qui ne pardonne pas aux maladroits ou aux incapables, des affaires magnifiques.

L'Amérique du Nord, terrain aride et presque réfractaire par le caractère et l'origine de ses habitants, à l'influence

des produits français, devient l'objet d'une de vos principales préoccupations.

Avec patience et ténacité, à l'aide de lourds sacrifices financiers, vous parvenez à pénétrer dans ces marchés si fermés, puis à les dominer, et enfin, à y occuper une place enviable.

Il est juste d'ajouter que vous y avez été aidé par l'influence des voisins immédiats de ce pays : l'Amérique Centrale, le Mexique et surtout l'Ile de Cuba où vous entretenez depuis plus de quarante ans des relations amicales.

Reste l'Asie mystérieuse, ou la pénétration est plus difficile. Ce pays enchanteur, berceau des premières civilisations, ne livre ses secrets qu'à ceux qui ont assez de patience et de foi pour le conquérir.

Mais il n'est pas de résistance dont vous ne veniez à bout; il n'est pas de forteresse que vous n'ayez enlevée de haute lutte.

L'Asie vient donc, à son tour, grossir la liste des pays dans lesquels pénètre, avec nos marques, le pavillon commercial français.

Le mouvement des affaires a pris une telle ampleur que la direction commerciale proprement dite va nécessiter tous vos soins et exiger votre présence presque continuelle à la barre.

C'est alors que vous songez à associer à votre fortune vos deux jeunes frères, MM. Jean et Ernest BARDINET.

Tandis que M. Jean BARDINET, après de longs voyages à l'étranger, au cours desquels il luttait avec patience contre de nombreuses difficultés, surtout à l'époque de la guerre Russo-Japonaise, devenait le sympathique directeur du personnel dont tous apprécient le tact et la douceur, M. Ernest BARDINET prenait la direction du service technique, veillant attentivement à l'élaboration du produit incomparable dont

nul critique, même le plus partial, n'a jamais pu contester la qualité.

L'organisme ainsi complété, devient entre vos mains un formidable instrument de conquêtes et de victoires. Les conceptions nouvelles succèdent aux méthodes vieillies, les cadres de la maison sont rajeunis, les marchés extérieurs et intérieurs sont chacun l'objet d'un examen attentif.

Pendant dix années, nous sommes en pleine période de préparation. Aucune bonne volonté n'est négligée, aucune compétence n'est écartée.

Vous faites appel à votre premier gendre, M. Jean Barennes, dont la haute intelligence et la remarquable culture, résultat de sa formation à l'École des Chartes, seront pour vous d'un appui et d'un secours précieux.

Quelques mois à peine après son entrée dans la Maison, M. Jean Barennes, chargé d'une mission particulièrement délicate en Amérique du Sud, débute par un coup de maître.

Il réussit à dénouer une situation très difficile, où l'existence même de la marque était en jeu, et à reconstituer sur des bases solides, une affaire qui était compromise.

Ainsi se groupe autour de vous et par la seule force de votre séduction, cet état-major d'hommes d'affaires, d'agents, de représentants et voyageurs, de distillateurs, maîtres de chai, techniciens de tout ordre, auquel vous allez demander l'effort suprême qui fera de votre maison la première du genre.

Vous communiquez à tous, associés, vendeurs, agents, employés ou ouvriers, cette foi ardente dans l'avenir qui est une des causes de votre succès,

Cette petite armée suit le chef sans l'ombre d'une hésitation; calme et résolue, elle poursuit sa marche en avant, enlevant les uns après les autres, les obstacles qui se dressent sur la route.

Bientôt la concurrence est dominée, les marchés extérieurs sont conquis, le territoire français lui-même, savamment exploité, devient un champ d'action de premier ordre.

L'organisation d'ensemble est maintenant complète. Après les secousses des premières heures, après les tâtonnements inévitables, chacun a pris la place qu'il mérite et remplit sa tâche de son mieux.

Quelques années encore et la maison Les Fils de P. BARDINET, sous l'impulsion vigoureuse de son chef éminent, sera la plus importante du monde.

Nous sommes en juillet 1914. La campagne de printemps vient de prendre fin et chacun se dispose à goûter un repos bien gagné avant la période active des affaires.

Alors éclate la mobilisation générale, puis la guerre..... Le conflit s'étend, formidable, englobant la presque totalité des nations.

Pendant quelques semaines, les premières convulsions de cette lutte de géants, qui devait durer cinq années, provoquent l'incertitude et l'affolement.

La plus grande partie du personnel de notre maison est dispersée et le Grand Chef, non mobilisable, reste seul ou presque, privé de ses associés, de ses chefs de services, n'ayant autour de lui qu'un personnel de fortune.

Les marchés extérieurs se ferment ou se restreignent, la matière première n'arrive plus, les acheteurs se raréfient, l'heure est grave.

Les circonstances, au lieu de vous abattre, semblent retremper votre volonté, doubler votre énergie et c'est alors que vous allez donner toute votre mesure, et révéler ce dont vous êtes capable.

Au milieu des tristesses de l'heure, des malheurs passagers de la patrie, frappé vous-même dans vos affections les plus

chères, vous assurez sans faiblir la marche des affaires, renouant les relations un moment interrompues, créant de nouveaux débouchés, assurant les approvisionnements. Il semble que pour vous les difficultés n'existent pas.

Pendant cinq années, avec cette maîtrise et cette sûreté dans le jugement qui sont les caractéristiques de votre esprit, non seulement vous maintenez la maison sur ses assises premières, mais encore vous la développez.

La guerre finie, ceux que la tourmente a épargnés reviennent prendre leur place auprès de vous.

Ils trouvent une maison agrandie, des affaires nouvelles, tout un programme de travail inconnu pour eux, résultat des efforts du chef de la maison pendant leur absence.

Au cours des manifestations internationales qui se sont succédées depuis 1889, vous obtenez les premières récompenses. En 1907, vous entrez, pour n'en plus sortir, dans les jurys des expositions, assurant ainsi à vos marques une consécration officielle et une renommée mondiale.

Ce bref exposé traduit à peine quarante années de votre vie, au cours desquelles vous avez fait preuve des plus hautes conceptions commerciales, d'une énergie et d'une ténacité rares dans la poursuite des buts que vous vous étiez assignés.

Votre haute intelligence, votre sens précis des affaires, l'aménité et la droiture de votre caractère vous ont assuré le succès.

Votre carrière est pour tous un exemple de logique, d'audace, de force et aussi de prudence.

Si votre père, M. Paul BARDINET, dont le buste domine cette assemblée, était des nôtres aujourd'hui, quelle fierté serait la sienne en voyant ce que vous avez fait de l'héritage dont il vous a confié le dépôt.

Mais le succès des affaires n'éloigne pas de vous les préoccupations naturelles de tout homme de cœur à l'égard d'un personnel fidèle et dévoué.

Vous estimez avec raison que le chef d'une grande maison ne doit pas se désintéresser du sort de ceux qui l'entourent et qu'il doit répandre autour de lui, dans la mesure de ses moyens, plus de bonté et de douceur... et cette mentalité est bien conforme à vos hautes qualités morales.

C'est ainsi que, de tout temps, aucun de nous n'a jamais fait appel en vain à votre générosité qui s'est surtout étendue aux mères de famille, soutiens de famille de toute sorte.

Pendant les hostilités, le personnel mobilisé, tant aux armées qu'à l'intérieur, a conservé sa situation dans la maison et chacun recevait des appointements mensuels.

Dans le désir d'assurer une retraite à vos ouvriers et employés du service intérieur, vous avez fondé une Caisse de Retraites, alimentée uniquement par les fonds de la maison, sans que les bénéficiaires aient à verser quoi que ce soit.

Cette institution a donné les plus heureux résultats.

Vous avez, tout récemment, installé un dispensaire, où le personnel reçoit, en cas de maladie ou d'accident, des soins entièrement gratuits. Vous y avez joint une pouponnière où les enfants de vos employés sont gardés et soignés à titre gracieux.

Enfin, votre nom est inscrit en tête des œuvres sociales les plus remarquables de notre ville.

Ainsi le commerçant se double du philanthrope.

Dois-je rappeler ici que vous avez élevé une nombreuse famille, qui comprend aujourd'hui onze enfants et quatorze petits-enfants.

Je puis donc affirmer, avec la certitude d'être dans la vérité, que vous êtes un chef de famille incomparable, un grand

patron, un grand commerçant, et aussi un grand Français.

Et voilà pourquoi nous avons considéré comme un devoir et un honneur de présenter, au nom du personnel tout entier, une requête au Gouvernement, pour que justice vous soit rendue.

Voilà pourquoi vous avez lu sur nos visages, le jour de votre nomination, une émotiou et une joie que nul ne cherchait à dissimuler.

Voilà pourquoi au milieu des vicissitudes et des tracas de la vie journalière, malgré les mouvements d'humeur vite réprimés, malgré les légers nuages qui passent dans les ciels les plus purs, ayant été le premier à la tâche, vous êtes aujourd'hui le premier à l'honneur, comme vous avez toujours été le premier dans le cœur de vos collaborateurs.

MONSIEUR EDOUARD BARDINET,

Je vous demande la permission de porter mon premier toast à la santé de M^me^ Edouard BARDINET, retenue aujourd'hui loin de nous par une indisposition qui, nous l'espérons, ne sera que passagère.

Nous vous prions de lui dire toute l'affection respectueuse dont nous l'entourons et nos vœux de complet rétablissement.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je lève mon verre à la santé de M. Edouard BARDINET, Chevalier de la Légion d'Honneur, Conseiller du Commerce extérieur de la France.

Je lui souhaite, en votre nom, toutes les joies, toutes les satisfactions, tous les succès qu'il mérite et une longévité presque sans fin.

Je lève mon verre à la santé de M. Jean BARDINET et je profite de l'occasion pour lui dire toute notre sympathie affectueuse.

Je lève mon verre à la santé de M. Ernest BARDINET, patron aimable et juste, vaillant soldat, héros de la Grande Guerre, qui sut remplir son devoir jusqu'au sacrifice.

Je lève mon verre à la santé de M. Jean BARENNES, conseiller éclairé, dont l'esprit aux multiples ressources permet tous les espoirs.

Je bois à M, Charles QUINCY, nouveau parmi nous, mais qui a su déjà conquérir toutes les sympathies.

Je bois à M. Patrick BARDINET.

Je bois à M. Gildas BARDINET.

Je bois à M. le Commandant LEQUERRÉ.

Je bois à nos collègues de l'étranger qui ont, par leur présence, rehaussé l'éclat de cette fête.

MES CHERS CAMARADES,

J'ai essayé d'accomplir de mon mieux la lourde tâche que vous m'avez confiée.

Avant de terminer, je vous demande de vous unir à moi, de nous recueillir un instant, de songer que l'œuvre commencée n'est pas finie, qu'il faudra encore beaucoup d'efforts, de travail et de dévouement pour la mener à bien.

Je vous demande de penser que, si nous travaillons à la prospérité de la maison Les Fils de P. BARDINET, nous travaillons aussi à la prospérité économique de la France, pour ce pays dont le clair génie force l'admiration du monde.

Et je vous demande, dans un toast unanime, de boire à la grandeur de la France, de la France éternelle et nécessaire.

Un bal des plus réussis termina cette fête.

Deux jours après, M. Edouard Bardinet voulut profiter de la présence à Bordeaux, des agents qui avaient pu y prolonger leur séjour, pour les recevoir en un dîner intime qu'il leur offrit dans le célèbre cadre du restaurant du Chapon Fin, dont la cuisine et la cave sont universellement connues.

Ce fut la clôture de ces réunions empreintes de la plus grande cordialité qui laisse à tous un radieux souvenir.

DRAEGER
IMP
PARIS

Création des affiches " Edia ".

FRÉDÉRIC UTEAU

VOUS PRÉSENTE SON MEILLEUR SOUVENIR ET VOUS ADRESSE UN EXEMPLAIRE DE LA PLAQUETTE ÉDITÉE EN SOUVENIR DE LA FÊTE DU 22 SEPTEMBRE ET QUI A ÉTÉ OFFERTE PAR LE PERSONNEL A MONSIEUR ÉDOUARD BARDINET.

15, Rue Clément *Bordeaux*

Bordeaux — Caudéran.